



Un héros de la Vénérerie **SANS PEUR** **CHIEN D'ORDRE** par le comte Henri de Vibraye dessins de Xavier de Poret

(Suite)

PREMIÈRES ARMES

Le 10 octobre 1899 allait être une date mémorable pour Sans Peur. Il allait être découplé pour la première fois. «On verra s'il est déclaré,» avait dit M. de Naudechay. Il avait fallu, cette fois encore, demander des explications au vieux Ravisseur.

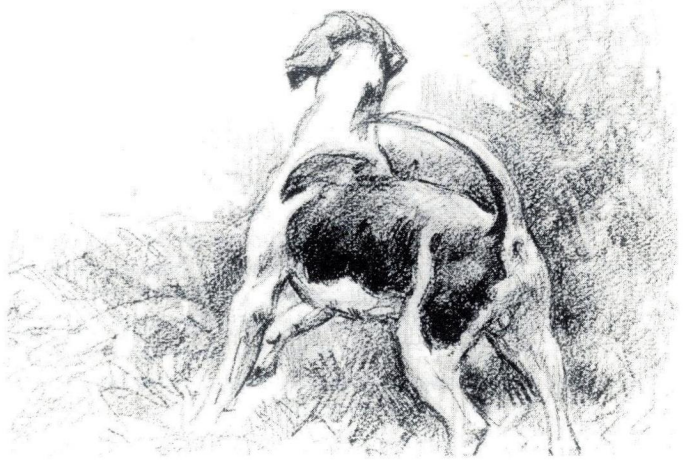
— «Déclaré», avait-il répondu, eh bien, jeune homme, cela veut dire qu'on est capable de suivre une piste, «une voie» quoi ! et de la chasser ! C'est une question de qualité de nez... Il y en a qui sont longs à comprendre qu'il n'y a qu'à suivre cette odeur particulière que laisse le gibier...

— Oh ! je saurai bien, s'était écrié l'ardent jeune homme...

— On verra bien ! avait répondu le vétéran. Tu m'en parleras demain soir. Repose-toi bien en attendant. Tu en auras assez en rentrant.

Se reposer ! C'est vite dit quand on connaît la vie, quand on a déjà tout vu et que les préparatifs d'un laisser-courre sont pour vous une chose tout à fait normale et habituelle. Se reposer !... Dans l'attente du prestigieux lendemain, Sans Peur passa une nuit agitée, traversée de rêves inouïs pendant lesquels d'in-vraisemblables poursuites se terminaient par la prise d'animaux fantastiques. Il ne dormait que d'un œil lorsqu'avant le jour on vint réveiller Ravisseur et l'emmener pour faire le bois. Sans Peur savait par le récit de ce dernier ce que cela voulait dire. Aussi tremblait-il à l'idée qu'on ne trouvât rien, aucune voie d'animaux dans le quartier qu'on allait explorer. Pas de voie ! Alors pas de découpler ! «Faire buisson creux.» Quelle catastrophe dans ce cas ! Faire buisson creux... Rentrer sans chasser...

Avec quelle impatience on attendit le signal du départ ! Tout le monde ne devait pas sortir ce jour-là. On em-



menait l'élite, plusieurs seconds rôles, enfin quelques débutants et parmi ceux-ci Sans Peur, en tout vingt chiens.

Quelle émotion lorsque Lucien, habillé de vert, vint coupler ceux qui devaient aller au rendez-vous. Son cheval, que tout le monde connaissait, était attaché, sellé et bridé devant la porte du chenil. Les chiens une fois couplés étaient réunis dans la cour ; les autres avaient été envoyés au banc et enfermés. Ils méditaient tristement ; quelques-uns pleuraient. Un ancien garde qui aidait au chenil viendrait les délivrer quand les autres seraient loin.

Lucien enveloppa d'un regard les chiens couplés, trouva que tous étaient bien là, ouvrit la porte, les fit sortir, la referma et les appelant autour de lui se mit en selle. Son cheval, vétéran qui avait fait déjà bien des saisons, connaissait de longue date tous les anciens et avait eu le temps de faire la connaissance des jeunes au cours des promenades d'entraînement. Aussi chacun lui prodiguait-il les témoignages de la plus vive amitié, sentant ses grandes jambes, sautant à ses naseaux pour lui dire bonjour.

— Allons, en route, fit Lucien. Aou, aou, aou...

Et voilà tout le monde parti. On sort de la cour des communs, on traverse un coin du parc, on prend la



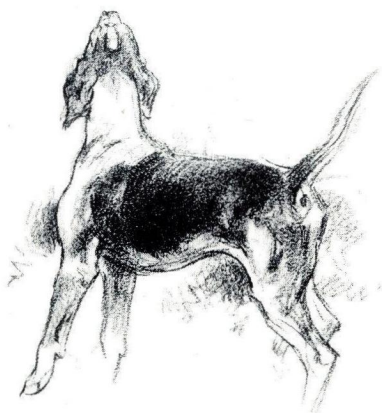
route qui mène à Gauberais. C'est dans les bois du même nom qu'on doit attaquer. A peu près une heure de route, au pas. Tout le monde est bien sage derrière le vieux cheval. On aperçoit du monde. C'est le rendez-vous. M. de Naudechay arrive à cheval un instant après. Il porte un beau vêtement vert avec de grandes bottes. Plusieurs messieurs habillés de même sont déjà là ; d'autres arrivent, à cheval ou en voiture. Il y en a qui sont en noir, quelques-uns en rouge. Sans Peur s'étonne de ces habillements inusités.

— C'est toujours comme cela les jours de chasse, lui explique-t-on. Cela rend plus facile à reconnaître de loin les veneurs.

Le valet de chiens descend de cheval. Il a bientôt déplié deux longues «hardes» qu'il avait apportées roulées sur sa selle. Il les attache à des baliveaux. Tous les chiens couplés sont liés à ces hardes. Il y a déjà beaucoup de monde autour de la meute.

— Comme c'est intimidant tous ces gens qui vous regardent, qui parlent de vous, qui demandent votre nom, pense le débutant. Et puis en quoi cela les concerne-t-il, ajoute-t-il en parlant à son compagnon de couple, le vieux Mentor.

— Tu as tort, répond celui-ci. Tous ces gens-là suivent nos chasses. Ils aiment à nous reconnaître. Ils s'intéressent à nous. Ils savent bientôt en qui ils peuvent avoir confiance. Tu vois, ceux qui sont en vert comme le patron, on dit «qu'ils ont le bouton». Ça veut dire qu'ils font partie de l'équipage. Ils chassent régulièrement avec nous. Il y a dans le nombre de bons veneurs.



Il y a aussi les imbéciles. Tu apprendras vite à les juger, à reconnaître de loin leur voix ou leur trompe. Il y en a dont il faut écouter les avis et d'autres qui ne disent jamais que des bêtises. Et ce sont ceux-là qui sonnent le plus, qui crient le plus.

— Crois-tu que je les distinguerai des autres ?

— Mais oui, bien sûr... Tiens, ce grand sec là-bas et le petit à côté de lui, ceux-là tu pourras toujours suivre leur avis. Mais ce gros qui pérore à côté d'une vieille dame, c'est comme le très mince qui a de si belles bottes, un peu plus loin, oh ! ceux-là ne comprendront jamais rien à la vénerie !

— Alors pourquoi sont-ils habillés en veneurs ?

— Pourquoi ? Mais parce que pour eux la chasse à courre est une occasion de parader et d'exhiber des vêtements qui leur donnent un air sportif. Le patron dit qu'ils ne mettent pas des bottes pour monter à cheval, mais qu'ils montent à cheval pour mettre des bottes... M. de Naudechay dit même qu'ils s'appellent Légion.

— C'est drôle qu'ils portent tous le même nom...

— Ne t'occupe pas de leur nom... Seulement quand ils donnent un renseignement, il faut s'empresse de faire le contraire de ce qu'ils indiquent... S'ils montrent une direction, il y a des chances pour que ce soit la direction inverse qu'il faille suivre.

— Bien, dit Sans Peur... Mais y a-t-il aussi des chiens qui ne comprennent rien à la chasse ?

— Non ! Seulement il y en a tout de même qui ne sont pas bien malins ou qui sont très paresseux.

— Pourquoi les garde-t-on ?

— Parce qu'ils font nombre. On se débarrasse de tout à fait mauvais. Les médiocres ont parfois leur utilité... On dit que, surtout pour prendre un cerf, il faut un certain poids de chiens. Quand nous autres, qui avons la prétention de nous y connaître, nous



avons travaillé dans la difficulté, que nous en sommes sortis, ceux-là arrivent et donnent leur petit effort.

— Faut-il les suivre ?

— Non ! Ils nous précéderont un instant quand il n'y aura pas de difficulté. C'est leur nombre qui compte, voilà tout. Le bruit qu'ils font s'ajoute au nôtre et effraie la bête de chasse qui hésite alors à s'arrêter pour ruser. Car un animal très poussé n'en a pas le temps.

Rauguillert venait de s'approcher de M. de Naudechay. Lui aussi était en vert. Parti dès le matin avec un veston de velours et des guêtres pour faire le bois et marcher plus facilement avec son limier il avait changé de vêtements au rendez-vous. Il était maintenant resplendissant avec son long habit vert orné dans le dos de deux hautes pointes galonnées. Ses manches et sa cape étaient ornées aussi d'un beau

galon et il portait un ceinturon d'argent et d'or, d'où pendait un couteau de chasse.

Il venait faire le «rapport». Plusieurs gardes s'approchèrent en même temps pour faire le leur. Les chiens tâchaient d'entendre ce qu'ils disaient.

le valet de limier ne peut pas avoir eu connaissance ; un vieux cerf peut être de ce nombre. S'il sort, il se peut qu'on découple sur lui.

— Mais alors on fait change ! s'écrie Sans Peur indigné.

— Non ! Les rapprocheurs peuvent en effet avoir lancé un animal différent. On les arrêtera, mais les chiens qu'on découplera n'en auront pas eu connaissance. Par conséquent on ne leur donnera pas à chasser un animal de change. Les braves rapprocheurs auront bien fait leur métier. Ils seront ramenés à la harde par un garde ; ils y resteront peut-être jusqu'au soir. D'ailleurs c'est neuf fois sur dix qu'on nous donne à chasser *leur* animal.

— Ah, je comprends. On ne va pas nous découpler ?

— Non, pas tout de suite, les rapprocheurs seulement. Pendant ce temps les quatre vieux chiens et Rauguillert s'éloignaient. La brisée n'était pas bien loin. Aussi Sans Peur put-il entendre l'intonation pleine d'encouragement, d'invitation même, avec laquelle le piqueux disait aux rapprocheurs :

— A la voie, mes bellots...

Presque aussitôt s'éleva un coup de gueule, puis deux, trois, enfin tout un chœur de voix graves, rythmées... qui s'éloignaient lentement.

— Je crois avoir, dit le piqueux, un cerf à sa quatrième tête, rembûché dans l'enceinte du Puits Giraud. Il a fait sa nuit dans les champs de la Brandière ; il rentre dans le Puits Giraud par la pointe. C'est là que j'ai brisé car il ne sort pas de l'enceinte. Il y rentre seul. Mais elle est grande et, à l'autre bout, il rentre aussi une harde.

— Et vous, fit M. de Naudechay en se tournant vers le père Durand qui attendait la casquette à la main. C'était un vieux garde qui connaissait le pays à fond.

— Moué, j'cré ben qu'j'ai rembûché une chtite bête près du bois Bonnard, seul ma foué, ptét'ben in daguet.

— Et vous, se tournant vers un jeune garde.

— Monsieur, j'ai connaissance de quelques bichailles. J'ai deux hardes que je crois rembûchées à la Pilonnière, mais je ne crois pas qu'il y ait de cerf dedans. Pourtant ça se pourrait.

— Tout cela me paraît médiocre, fit le maître d'équipage après avoir réfléchi un instant. Nous allons frapper à la brisée de Rauguillert. Si nous mettons debout la harde qu'il signale, j'espère que nos rapprocheurs débrouilleront bien cela. Et se tournant vers le piqueux qui attendait toujours, la cape à la main.

— Votre animal est-il en bonne voie au moins ?

— Brûlante, monsieur, mon limier tirait comme un enragé.

— Attendez que j'aie placé quelques-uns de ces messieurs sur les lignes. Puis vous mettrez vos rapprocheurs à la brisée. Ils auront le nez dans le vent. Si la harde ne bouge pas et que notre cerf saute seul une ligne, nous arrêtons et on découple.

— Est-ce que je suis un rapprocheur ? demande timidement Sans Peur à son voisin ?

— Non bien sûr, répond Mentor. On ne met pour rapprocher que de vieux chiens. Il n'est pas besoin de galoper vite pour rapprocher. Il suffit d'être fin de nez. Quand tu sera vieux, peut-être fera-t-on de toi un rapprocheur.

— Attention ! on vient nous chercher, fait un de ceux-ci.

Et voilà quatre vieux chiens partis au petit trot derrière le cheval de Rauguillert.

— On a parlé d'enceinte, demande Sans Peur. C'est donc entouré de murs ?

— Non ! mais seulement de routes qu'on appelle des lignes. Elles servent à observer, car elles sont droites en général. Les messieurs qu'on y a placés tâchent de voir exactement ce qui sort de l'enceinte. Comprends-tu ? Il peut y avoir là-dedans des tas d'animaux en dehors de celui qu'on veut chasser et qui partent au bruit. Parmi ces animaux qui sautent un chemin, il peut y en avoir un qui n'a pas bougé de la nuit et dont — Ils ne prendront jamais le cerf à ce train-là, dit Sans Peur au vieux Mentor.

— Tu es bien impatient ! Attends un peu ! L'animal n'est seulement pas debout. Il est encore «à la reposée» ; il doit être en train d'écouter. Quand il va être lancé tu remarqueras comme le ton changera.

Rauguillert avait disparu sous bois avec les rapprocheurs qui continuaient à donner lentement : il les appuyait de quelques sons de trompe et de quelques paroles d'encouragement. Tout à coup, comme l'avait prévu Mentor, le diapason changea, s'éleva, devint rapide et gai. Un «bien-aller» joyeux annonça que l'animal était lancé. Sans Peur frémissait d'impatience.

— Qu'est ceci ? s'écria-t-il soudain en entendant une fanfare vibrante mais lointaine.

— C'est la vue ! répondit Mentor tout joyeux. Écoute encore... On sonne de nouveau. Cette fois c'est la quatrième tête ! Tu vois s'il est malin notre Rauguillert. Il ne s'est pas trompé. Rien qu'au pied il avait jugé que l'animal qu'il avait rembûché était une quatrième tête.

(à suivre)